

Revoilà les neiges d'antan

●●● Gérard Joulé, *Epalinges*

La poésie moderne - et nous ne finasserons pas sur ce qui est moderne ou post-moderne - dans un souci d'innovation dont elle s'est longtemps enorgueillie, et qui n'est au fond qu'un aveu d'impuissance déguisé, a renoncé depuis belle lurette aussi bien à la forme qu'au fond qui la constituaient. Elle s'est pour ainsi dire liquéfiée sous nos yeux, ou déconstruite, comme on voudra. Et son suicide n'a fait couler aucune larme. Par forme, j'entends le vers régulier et rimé, et par fond, la narration et le courage et les moyens de traiter un sujet. C'est ainsi qu'elle atteignit sans trop de peine l'Himalaya de la pureté absolue qu'elle recherchait, synonyme de néant. On ne s'émeut pas sur le néant. Tas de cendres ou de mots. Une syntaxe disloquée, comportant la suppression du verbe, du sujet ou du complément, voire des trois, bref de la phrase, fut l'un des moyens les plus usités pour parvenir à ce but.

A de toutes autres règles, à de tous autres impératifs, obéit *Le Paradis des filles*. Les filles étant ici le troupeau des reines, des fées, des vierges, des bergères, des amantes, des servantes, des suivantes, des sorcières, des saintes et des catins qui, sans la main et le verbe du poète pour les guider, erreraient, pauvresses indisciplinées, telles des ménades échevelées, dans le no man's land de la vie idéologico-moderne, se déchirant la poitrine de leurs ongles.

Dans *La Furie française*, arche d'alliance où sommeille l'histoire de France, deux poètes, un Pétrone et un Juvénal modernes, l'un penché voluptueusement sur son gouffre intérieur et l'autre tourné résolument vers le chatoisement baroque du monde extérieur, exposaient leurs aversions et leurs amours dans la forme ramassée et stricte du sonnet. Beauté du vers régulier, musique de la rime.

Ils avaient recueilli cette pauvre fille, la poésie, au fond du bois où Stéphane Mallarmé l'avait presque entièrement vidée de son sang, après l'avoir étranglée dans une crise de folie de ses mains sans tache de professeur d'anglais, tel un père de famille qui va à la nuit tombée noyer une enfant qu'il n'a plus de quoi nourrir. Dans *Le Paradis des filles*, livre plus mince par le format, mais non moins miraculeux dans sa forme, ses contours et ses images que la *Furie*, Chaunes cette fois creuse son sillon sans le concours du ténébreux et théologique Sylvoisal. Géomètre et polythéiste, Chaunes s'inscrit assez bien dans une lignée qui commencerait avec Villon, mais qui a Catulle et Sapho pour ancêtres, et qui sans lui se serait terminée à Cavafy, en passant par Du Bellay, Baudelaire, Verlaine, le Nerval des *Chimères* et Apollinaire. La France de la Fronde, la Venise de Casanova, du président de Brosses et du cardinal de Bernis, le XVIII^e siècle de Talleyrand et du prince de Ligne, l'Italie stendhalienne encore présente dans la

Chaunes,
Le Paradis des filles
(réponse à *Sœur Inès de la Croix*), l'Age
d'Homme, Lausanne
2006, 78 p.

Rome de Pie XII sont quelques-uns des paravents qui abritent ce paradis des vents coulis de l'histoire contemporaine. Longtemps Chaunes vit dans l'Eglise romaine un avatar du paganisme... C'était avant que le christianisme ne devînt une idéologie parmi d'autres, dans laquelle le libre arbitre protestant-progressiste s'oppose à l'assujettissement au séducteur pagano-catholique.

Court, en filigrane du *Paradis des filles*, cette petite idée que la poésie existait quand elle chantait les dieux et les héros, quand la jeunesse de France se reconnaissait derrière les poètes de la Pléiade, les romantiques, les symbolistes et jusqu'aux surréalistes, qui furent un mouvement. De même que la poésie anglaise existait quand la jeunesse du pays se rassemblait derrière Shelley, Byron et Keats, et de même que la France existait quand la noblesse de France suivait saint Louis jusqu'à Da-

miette et Tunis ou quand les soldats de l'an II traversaient le pont d'Arcole, derrière le drapeau d'un jeune général. La gloire aujourd'hui, c'est pour les rockers. La poésie est-elle la parure jetée négligemment sur le corps d'une femme dont on est amoureux ou qu'on vient d'égorger, comme l'avait fait Stéphane, ou est-elle cette femme même dans son dévoilement, cette pauvre dont Stéphane ne voyait plus que les bijoux ?

Rappelons que la poésie est faite pour être apprise par cœur, de préférence dans la petite enfance (les rimes sont là pour la mémoire), et être lue à haute voix, puisque aussi bien nous possédons une voix. L'assassinat commis par Mallarmé sur la poésie est moins grave que le tripotage que lui font subir tous les jours les universitaires dans leur laboratoire de dissection.

G. J.

Et maintenant écoutons le poète :

« Je suis la vieille Europe après le Saint-Empire
Je suis vieux de naissance et tout en moi conspire
Contre le va-et-vient incessant du Progrès
Je suis la Maison d'or le mystère et l'essence
De tout ce qui survit dans ce jardin de France
Que la douceur de vivre habitait en secret

Je suis le malheureux le veuf l'introverti
Traînant mon analyse et mon dégoût mystique
Et j'étales au grand jour mon passé patriotique
Et les méfaits subtils de mon cœur pervers
Mes goûts sont incertains mon monde est inversé
Et j'ai pour la nature un appétit mystique
Mais souffre des courants de la mode averti
Du dernier cri des pys les plus analytiques

Que dira maintenant l'esprit de notre temps
Qui chantera encore noblement notre langue
Qui sortira enfin le français de sa gangue
Et qui rendra des mots le sens plus percutant
Qui dira à quel point la nation est exsangue
Combien le siècle est morne et à quel point il tanguera
Notre horizon trop bas Qui sont les mécontents
Qui sauront dire enfin ce que le monde attend. »